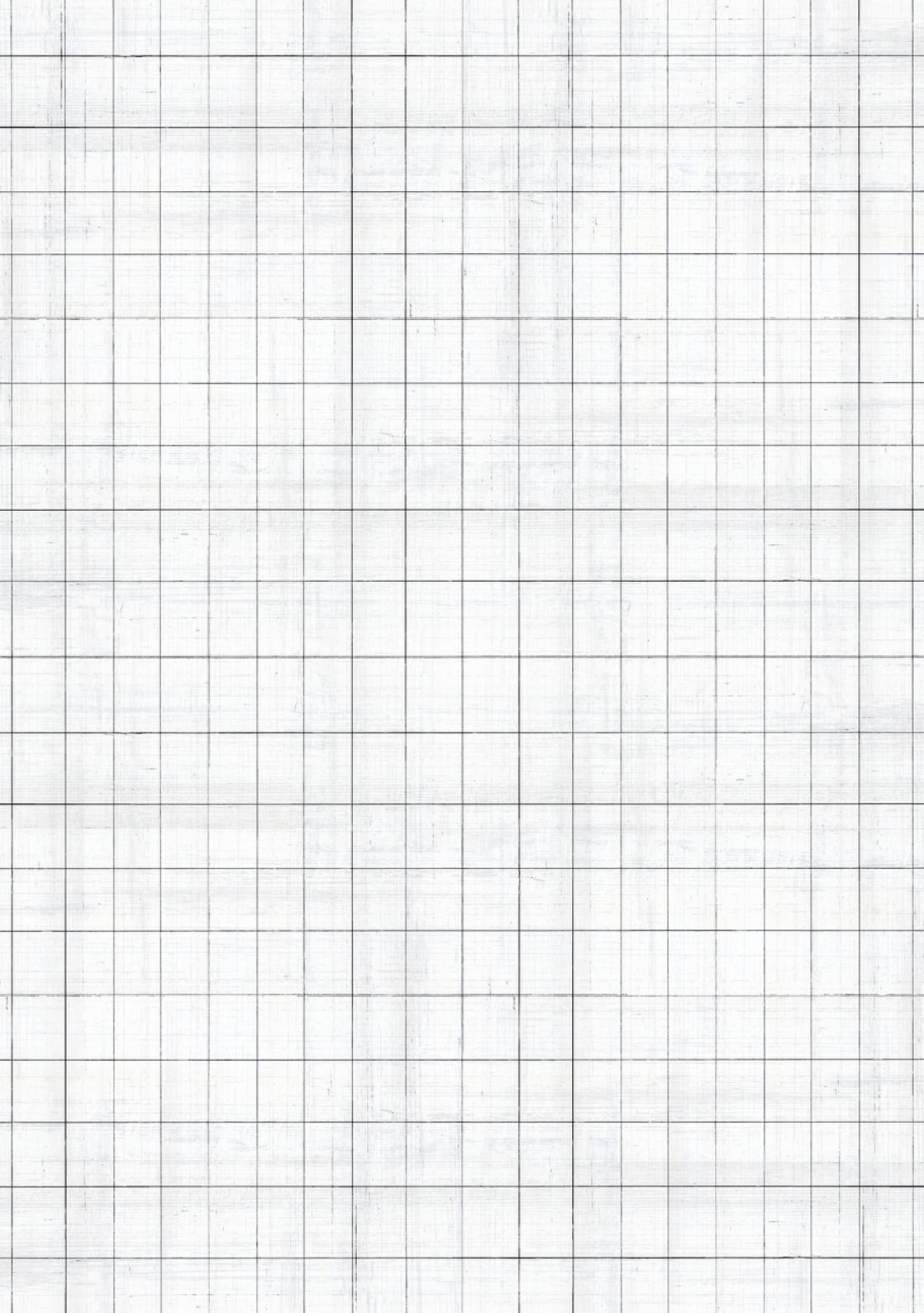


L e t t e

A u n

o b j e t

i n t i m e



Petit bracelet brésilien

Toi sur qui je reposais mon identité,

Je n'ai plus besoin de toi aujourd'hui.

Je t'ai coupé, je t'ai jeté et je me sens libérée.

Je n'ai plus besoin de toi pour me rappeler qui je suis.

Je n'ai plus rien à prouver.

Tu restes pour moi un bon souvenir,

Celui qui m'a aidé à me construire.

Mais maintenant je me sens libre d'explorer de nouveaux horizons.

Tu te tiens, devant moi poser dans un coin dans ma chambre.
Tu m'as longtemps paru imposant, toujours encombré.
Recouverts de pages, de livres, de tissus et d'étoffes froissés.
Aujourd'hui, je te donne car je n'ai plus besoin de toi.
Je me revois assise sur la chaise en bois qui t'accompagne.
A écrire, poser sur la surface plane en cuir qui te recouvre,
Travailler, poser ma peinture sans faire attention et t'abîmer un peu.
J'ai adoré te trouver, t'installer ici, te déplacer.
Essayer sans relâche de voir où tu rends mieux.
Maintenant, je te donne.
Je n'ai plus envie d'avoir un bureau pour le moment.
Je n'ai plus envie de me sentir paniquée à l'idée de travailler mes cours.
J'ai rangé mes feuilles, je te range aussi d'une certaine façon.
Tu me parais tout petit maintenant, vide, dans le coin de ma pièce et ça me va.
Je te préfère comme ça.

Cher briquet,

Je t'écris cette lettre en espérant que ce sera la première et la dernière.

Et oui, je crois qu'il est temps qu'on se sépare, définitivement.

Toi ça ne sera sûrement pas une grande perte puisqu'avec ou sans moi, tu continueras d'allumer des cigarettes et autres combustibles.

Mais pour moi, j'espère que c'est une nouvelle page de ma vie que je m'appête à tourner.

J'en ai marre de cette dépendance et j'ai envie de voir ce dont je suis capable sans toi.

Tu vas me manquer, c'est clair mais je sais que dans le fond, je serai reconnaissante d'avoir dit stop à ce poison que tu te fais une joie de brûler.

J'allumerai justement peut-être un feu de joie pour marquer le coup.

Désormais, je ne me servirai de toi uniquement pour allumer les bougies des gens que j'aime, célébrer leurs vies plutôt que de les aider à lentement et salement y mettre un terme.

J'espère sincèrement y arriver, n'essaye pas de me retenir en te cachant discrètement dans la poche d'une veste oubliée.

Chères lunettes,

J'ai la fâcheuse tendance à tout garder.

Les objets dont je me suis débarrassée,

Ça a toujours été involontaire.

Au gré des déménagements, hop, un carton qui disparaît.

Lunettes de mes neuf ans, remplacées par les lunettes de mes treize puis seize ans,

vingt ans, vingt-quatre – notez une presque régularité dans l'achat d'une nouvelle

paire.

Vous êtes toutes rangées dans des boîtes poussiéreuses du placard de ma dernière

chambre, chez ma mère.

Je n'ai jamais pensé à vous jeter.

Toi, les ovales cerclées d'un bleu métal, toi les roses mauves pâle presque invisibles,

qui soulignait mon visage rose boutonneux.

Les épaisses Raybans noirs qui m'ont donné enfin un air stylé arrivé en classe de

troisième.

Ça n'a pas duré longtemps,

Mon orthodontiste m'a posé des bagues et la suite fut surchargée.

Toi, les belles lunettes d'intello, en plastique mais couleur écaille, qui m'ont vu

m'épanouir, avant de te casser en deux, juste devant le nez, le jour où je me suis assise

sur toi.

Tes remplaçantes, les dernières, ne te valent pas.

Achetées à la hâte, elles n'ont même pas d'anti-reflet.

Vous les lunettes qui ont été l'écran entre le monde et moi, parfois frontières, parfois

protectrices.

Maintenant que j'y pense, je n'ai qu'une envie le jour où je rentrerai, vous écrabouiller

et m'acheter des lentilles.

Je ne sais pas si c'est toi qui me manque ou tout ce que tu m'as permis de faire.
Libre comme un cavalier qui glisse sur l'enrobé brûlant des rues de Santiago.
Rien n'arrête l'élan de nos aventures. Je me vois encore pédalant entre les voitures
pour arriver avant la sortie des étudiants de l'université.

Levé tôt le jour même pour préparer avec Paloma les fameux sandwiches que nous
avons baptisé "les triplettes de Belleville."

Il avait fallu cuire les petits pains chez des amis et là encore, tu m'accompagnes.
Plus tard ce sera les sushis, préparés au petit matin, et pédaler encore plus vite pour
ne pas briser la chaîne du froid.

Tu ne m'as jamais parlé de ton passé, de tes premiers utilisateurs, sans doute des
adolescents des années 90. Je t'ai pris comme tu es, vert, profilé pour une conduite
urbaine, avec des pneus larges, une selle en mousse noire.

Et ton guidon chromé aux larges courbes, un dessin propice à l'installation d'une
assise en contreplaqué, que j'ai fixé avec deux tiges filetées, un petit siège pour des
voyages en face à face. Et voilà nous roulons à trois, toi la bici, Fionna et moi.

J'adoré me déplacer de cette manière, inconscient des dangers, mais il a fallu tout
quitter, rentrer, te transmettre à d'autres, et avec toi tous ces souvenirs enroulés.

Adieu Gavrotcho

Je t'ai dessiné,
Un soir d'automne,
Alitée,
Déboussolée.

Je t'ai porté, cajolé, accroché à mon mur.
Pour continuer à faire vivre les souvenirs d'une relation déchue.
Aujourd'hui, je n'ai qu'une hâte, me débarrasser de toi par tous les moyens.
Ta présence m'opprime, me maintient dans un passé occulté.

Tout recommencer.
Je ne peux plus te regarder.

Je ne veux plus te sentir.
Pourtant je t'ai créé.

Tu cristallisés mes maux.
Je ne veux plus te laisser tant d'espace.
J'arrive au bout du tunnel.

Amorce un nouveau cycle.
Il se fera, sans toi, trônant sur mon placard.

Par moment, j'hésite à t'abandonner dans une ruelle sombre.
Mais j'ai peur que tu reviennes me hanter.

Je finirai par te briser, te déchirer, je te jetterai au feu.
Assisterai à ce spectacle enflammé.

Jouissif de te voir brûler, te consumer.
Je ne veux plus de toi, tout simplement.

Je ne te veux pas dans ma vie.

